

CHAPITRE XV

I

Fondation de ses Congrégations.

C'était peu pour Montfort de travailler au salut des âmes pendant sa vie : il voulut se donner des successeurs qui pussent continuer sa mission après sa mort.

Le pieux Missionnaire sent que ses forces vont bientôt le trahir. Il est jeune encore, et sa constitution est robuste, pourtant il a le pressentiment de sa fin prochaine : les fatigues de l'apostolat, le poison donné par les Protestants de la Rochelle, tout cela mine sourdement sa vie. Il ne lui reste plus que trois années à vivre !... Il n'a plus de temps à perdre.

C'est en 1713 qu'il jeta les premiers fondements de la communauté des prêtres à laquelle il donna

le nom de Compagnie de Marie, et qui n'a cessé, depuis son établissement, de répondre admirablement aux vues de son fondateur.

Pour recruter sa compagnie naissante, il fit le voyage de Paris, et choisit au séminaire du Saint-Esprit des jeunes gens dont l'âme était fortement trempée. Il leur demanda avant tout de scruter leurs reins et leurs cœurs, et de mesurer leurs forces pour porter vaillamment le glaive évangélique.

Pendant son séjour à la capitale s'accomplit un fait qui montre que la vertu divine dont il était rempli s'étendait non seulement aux âmes, mais aussi au corps.

Un jour qu'il sortait de dire la messe, une pauvre femme, touchée de sa piété, vint à lui, portant son enfant dont la tête était entièrement rongée par la teigne. Elle avait employé inutilement tous les remèdes.

Dans sa douleur de mère, elle s'adresse au saint prêtre, et le prie avec larmes de guérir son enfant !

Croyez-vous, lui dit le Bienheureux, que les ministres de Jésus-Christ aient le pouvoir de

guérir, au nom de leur Maître, les différentes maladies, et d'imposer les mains? — Oui, Monsieur, répond cette femme, je le crois... Jé suis persuadée que si vous demandez à Dieu la guérison de mon enfant, il vous l'accordera.

Montfort met la main sur la tête de l'enfant en disant : Que le Seigneur vous bénisse, mon enfant, et récompense en vous la foi de votre mère !...

Aussitôt la teigne tombe, et l'enfant est guéri !..

M^{me} de Mailly, la protestante convertie, fut témoin de cette guérison.

La perpétuité de l'apostolat était assurée ; il lui reste à perpétuer sa tendresse pour l'enfance et sa sollicitude pour les misères et les infortunés humaines.

La Congrégation des frères du Saint-Esprit et celle des filles de la Sagesse répondront à tous ces besoins : la première sera la providence des petits garçons ; la deuxième, la providence des petites filles et des malheureux.

Il laissera donc à la postérité des établissements où la jeunesse sera préservée des écueils du monde, où les devoirs de la vie chrétienne,

fidèlement observés, conduiront à la pratique des vertus sociales. De nombreux enfants croîtront à l'ombre de ces sanctuaires, comme de jeunes plantes, pour fructifier dans leur temps.

Des femmes courageuses prodigueront aux malades, aux infirmes, aux pauvres, tous les secours humains, en même temps que toutes les consolations de la religion.

Montfort avait choisi, il y a neuf ans, une jeune fille de Poitiers pour en faire la fondatrice de la Congrégation de la Sagesse. Elle avait été fidèle à la recommandation qui lui avait été faite de ne pas quitter l'hôpital. C'est là qu'il va la trouver, et lui adjoint Catherine Brunet pour compagne.

Les deux fondatrices des sœurs de la Sagesse se complétaient mutuellement par le contraste de leurs qualités.

Marie-Louise de Jésus, guidée par le Bienheureux depuis l'âge de dix-sept ans, avait quelque chose du caractère austère de son directeur.

Catherine Brunet, au contraire, conserva toute sa vie un reste de cet enjouement qui faisait le fond de son caractère. Mais sous cet extérieur gai se cachaient les mêmes qualités que chez

Marie-Louise de Jésus : une décision énergique, un grand amour de la Croix, un profond mépris d'elle-même, et une grande aptitude à toutes les choses les plus difficiles.

Montfort travaillait pour le présent et pour l'avenir. Il établit partout où il le put, le Rosaire, des Confréries ou Associations de Vierges, de Pénitents, de Soldats de Saint-Michel, de Filles de la Croix et d'Amis de la Croix.

Personne ne fut plus ardent que lui pour établir des œuvres durables.

II

Mission de Mauzé. — Maladie du Missionnaire. — Exercices de la préparation à la mort.

A son retour de Paris, vers la fin du mois d'août 1713, il alla donner une mission à Mauzé, gros bourg aux confins du diocèse de la Rochelle.

Dieu répandit sur cette mission ses plus abondantes bénédictions.

Malgré l'épuisement de ses forces, il ne recu-

lait devant aucune fatigue, et loin de diminuer ses austérités, il les augmentait de jour en jour. Mais, quelque soit le courage de l'âme et la vigueur de la constitution, le corps n'est pas de fer, et finit par tomber.

Le Missionnaire fut attaqué d'une maladie terrible qui mit sa vie dans le plus grand danger.

Autour de lui tout le monde était inquiet, lui seul était tranquille, et, pour consoler ses confrères, il disait en souriant : « Tous les ans, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, Dieu a la bonté de me donner à porter une petite partie de sa croix. » Et il continua son travail comme s'il avait été bien portant.

La mission finie, on transporta le malade à l'hôpital. Ni la longueur de la maladie, ni les ardeurs d'une fièvre continuelle, ni les opérations cruelles qu'on lui faisait, deux fois le jour, rien ne put altérer la paix de son cœur, ni lui arracher la moindre plainte.

Enfin, après deux mois de souffrances terribles et de patience admirable, Dieu lui rendit la santé.

Pour essayer ses forces, il alla à Courçon, puis

à l'hôpital de la Rochelle, faire l'exercice de la préparation à la mort. Il donnait souvent cet exercice dans les paroisses où il avait prêché une mission quelque temps auparavant.

C'était une cérémonie très émouvante qui impressionnait toujours très vivement ceux qui en étaient les témoins.

Nous allons brièvement essayer de la faire connaître.

Il n'y a rien de plus triste, de plus effrayant que cette indifférence, cette insouciance de presque tous les hommes qui vont à la mort sans y penser, sans s'y préparer!

Du temps du Bienheureux, comme *aujourd'hui*, on se préparait à tout, excepté à la chose la plus importante, la plus nécessaire, à la chose d'où dépend notre éternité.

C'était pour réagir contre cette incurie si funeste que Montfort avait institué ces exercices.

La préparation à la mort durait trois jours. Il y avait chaque jour deux sermons et une conférence : il développait vivement toutes les vérités relatives à la mort.

Il réduisait ces vérités à sept : La mort est

inévitabile ; elle est proche ; trompeuse ; terrible ; la mort des pécheurs est à craindre ; celle des justes à désirer ; la mort ressemble à la vie. Ce cadre renferme toutes les vérités sur la mort que l'âme chrétienne doit méditer.

Dans les conférences, il développait les moyens de rendre la mort précieuse aux yeux du Seigneur, et la manière de se comporter quand elle arrive.

Pendant ces trois jours, les fidèles faisaient leurs confessions et leurs communions comme si elles devaient être les dernières de leur vie.

Ce sujet si pratique produisait une impression profonde, surtout quand il était traité par Montfort, qui avait vu, dans leurs réalités, toutes les horreurs de la mort.

Le soir du dernier jour, il y avait une cérémonie plus émouvante, plus lugubre encore ; c'était comme une répétition naturelle de l'agonie. Un crucifix à la main ou sur les lèvres, il simulait le moribond. A ses côtés, deux prêtres représentaient, l'un le bon ange, l'autre le démon.

C'était tantôt la fin consolée du juste, tantôt la mort désespérée et terrifiante du pécheur.

Sur toute cette scène, le cantique jetait ses notes funèbres :

A la mort, à la mort,
Pécheur, tout finira !
Adieu famille ! Adieu parents !
Grand Dieu, je le dis plein d'effroi :
Que ferez-vous alors de moi ?
A la mort !

Il faut mourir ! il faut mourir !
De ce monde il nous faut sortir !...

Cette préparation à la mort paraîtrait aujourd'hui bizarre ou terrible à notre délicatesse ; et pourtant, rien n'est plus utile, plus pratique.

Après ces premiers essais, l'infatigable Missionnaire se sentit assez fort pour recommencer ses missions. Les principales furent celles de Saint-Christophe, Vanneau, de Vérines, de Saint-Médard, du Gué-d'Alléré, de Saint-Sauveur, Nuailé, La Jarrie, Croix-Chapeau, Marennes et l'Île d'Oléron.

Partout ses travaux étaient accompagnés de grâces abondantes, de guérisons miraculeuses, mais aussi de croix très dures pour lui.

CHAPITRE XVI

I

Montfort part pour la Normandie. — Il s'arrête
à Roussay, à Nantes,
à Rennes. — Lettre aux Amis de la Croix.

Dans le courant de juin 1714, le Missionnaire partit pour Rouen : il voulait conférer avec M. Blain, son ami, sur l'établissement des Missionnaires de la Compagnie de Marie.

En passant par Roussay, il donna une mission sur laquelle Dieu répandit ses plus abondantes bénédictions ; il restaura une chapelle en ruines, et vulgarisa dans la paroisse la récitation du chapelet et du Rosaire.

Cinquante ans après, en 1764, cette pieuse pratique existait encore.

D'après une tradition populaire, le pieux Mis-

sionnaire aurait eu l'insigne honneur, pendant la mission de Roussay, d'avoir eu plusieurs visites de la sainte Vierge.

Cette mission faillit se terminer par un accident terrible; mais l'homme de Dieu était là pour détourner le malheur par sa prière.

A la plantation de croix, qui se fit à la clôture, la foule était immense, et l'emplacement sur lequel la croix devait être placée était très étroit et encombré par la multitude.

La croix, qui était haute et lourde, était presque debout, quand, par une fausse manœuvre de ceux qui la dressaient, elle tomba tout d'un coup à l'endroit où le peuple était le plus entassé. Cette croix, tombant au milieu d'une foule compacte, aurait dû, naturellement, écraser plusieurs personnes : il n'en fut rien; personne ne fut blessé.

Le Missionnaire, qui seul était demeuré calme au milieu de l'épouvante générale, remercia la sainte Vierge qui venait, d'après lui, de conjurer le danger.

De Roussay il partit pour Nantes, où il resta quelques jours pour s'occuper des malades qui étaient réunis dans son petit hospice, et pour ravi-

ver la ferveur des associations pieuses qu'il avait fondées, et en particulier celle des *Amis de la Croix*, qu'il avait établie à Saint-Similien.

De Nantes il se rendit à Rennes, où il fit une retraite de huit ou dix jours. La Croix fut le principal objet de sa méditation, et tout plein des grandes pensées qu'il avait puisées dans ses entretiens avec Dieu, il écrivit aux *Amis de la Croix* une admirable lettre, dont nous allons donner quelques extraits :

« Chers amis de la Croix, deux partis se présentent tous les jours devant nous : celui de Jésus-Christ et celui du monde.

Celui de notre aimable Sauveur est à droite, en montant, dans un chemin étroit et rétréci plus que jamais par la corruption du monde.

Ce bon Maître y est en tête, marchant les pieds nus, la tête couronnée d'épines, le corps tout ensanglanté, et chargé d'une lourde croix.

Il n'y a qu'une poignée de gens, mais des plus vaillants; à le suivre.

A gauche est le parti du monde ou du démon, lequel est le plus nombreux, le plus magnifique et le plus brillant, du moins en apparence.

Tout le plus beau monde y court. »

Le cœur du saint Missionnaire tressaille comme celui du Sauveur à la révélation des mystères cachés aux superbes :

« Amis de la Croix, écoliers d'un Dieu crucifié, le mystère de la Croix est un mystère inconnu des Gentils, rejeté des Juifs et méprisé des mauvais chrétiens ; mais c'est le grand mystère que vous devez apprendre et pratiquer à l'école de Jésus-Christ.

Réjouissez-vous, pauvre idiot, pauvre femme sans esprit et sans science. Si vous savez souffrir joyeusement, vous en saurez plus qu'un docteur de Sorbonne, qui ne sait pas si bien souffrir que vous. »

Mais, au milieu des élans de son âme de feu, le Missionnaire conserve l'exactitude de la doctrine et la mesure de la morale.

« Quelques grands saints ont demandé, recherché, et même se sont procuré, par des actions ridicules, des croix, des mépris et des humiliations ; adorons et admirons seulement l'opération extraordinaire du Saint-Esprit dans leurs âmes, et humilions-nous à la vue d'une si sublime vertu, sans oser voler si haut. »

Et alors il trace, avec une prudence consommée, les règles qui nous apprennent à supporter

la souffrance de chaque jour, malgré les répugnances de la nature que notre adorable Sauveur a voulu ressentir dans son agonie : *Mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.*

Après avoir fait connaissance avec M. Dorville, subdélégué de l'intendant de Bretagne, il se rendit à Ville-Dieu, qu'il évangélisa en passant ; puis il continua sa route vers Saint-Lô.

Mission de Saint-Lô.

Arrivé à Saint-Lô, il descendit à l'hôpital, où, sur la demande de l'aumônier, M. de Langles, il consentit à prêcher une retraite qui devint bientôt une mission pour toute la ville.

Jamais peut-être la parole du Missionnaire n'avait été plus pénétrante, plus persuasive, plus éloquente ; jamais non plus succès ne fut plus grand. Néanmoins, il dut son succès moins à son éloquence qu'à l'austérité de sa vie.

Malgré ses maladies, et l'affaiblissement de ses

forces, il n'avait rien retranché de ses austérités : il jeûnait continuellement ; il portait au bras une petite chaîne de fer armée de pointes qui lui entraient dans la chair. Plusieurs fois par jour il prenait de rudes disciplines.

Montfort n'a vécu, pour ainsi dire, que de jeûnes et des pénitences les plus étonnantes. On regardait comme un miracle qu'il pût suffire à ses travaux et à ses austérités, sans mourir mille fois. Un évêque de son temps disait que, de tous les miracles qu'on attribuait dès lors au saint Missionnaire, c'est celui-là qu'il admirait le plus. Il se préparait toujours à monter en chaire en prenant la discipline. A ses amis qui l'en blâmaient, il répondait gaiement : *que le coq chante mieux, quand il s'est battu les flancs.*

Il s'était préparé à la cérémonie de la plantation de la croix, par un jeûne rigoureux de vingt-quatre heures.

Il plaça la croix sur une éminence, en dehors de la ville. Longtemps on conserva l'usage d'y aller en procession, surtout le Vendredi saint.

Il établit aussi à Saint-Lô la dévotion du Ro-

saire. L'usage de le réciter publiquement existe encore.

Cette mission fit un bien immense.

Quarante ans après, le curé de Saint-Lô en rendait le témoignage suivant :

« Il me serait impossible, » dit-il, « d'exprimer tout le bien que Montfort fit à Saint-Lô, les conversions qu'il y opéra et les actes d'héroïsme qu'il y pratiqua et dont j'ai été moi-même témoin. Il sut si bien y recommander la piété, que quantité de personnes qui vivent encore très saintement sont le fruit toujours subsistant de ses prédications. Il y prêcha si bien la dévotion du Rosaire que l'usage de le réciter publiquement s'est toujours conservé depuis. »

Quand la mission fut terminée, il prit la route de Rouen.

A Bayeux, il alla saluer l'Évêque, qui lui offrit les plus amples pouvoirs pour son diocèse. Il n'en fit aucun usage : il avait hâte de terminer son voyage.

Il arriva chez son ami vers midi, après avoir fait dans la matinée six lieues à pied, à jeûn, et chargé d'instruments de pénitence.